



Clio. Femmes, Genre, Histoire

28 | 2008
Voyageuses

Sexe, genre et sociabilité

Étudiantes américaines en France après la Seconde Guerre mondiale

Sex, gender and sociability: American women students in France after World War II

Whitney Walton

Traducteur : Françoise Basch



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/8422>

DOI : 10.4000/clio.8422

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2008

Pagination : 145-158

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Whitney Walton, « Sexe, genre et sociabilité », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 28 | 2008, mis en ligne le 15 décembre 2011, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/clio/8422> ; DOI : 10.4000/clio.8422

Tous droits réservés

Sexe, genre et sociabilité
Étudiantes américaines en France après
la Seconde Guerre mondiale

Whitney WALTON

À l'automne 1968 Karla T*, une étudiante américaine en Maîtrise de français à Middlebury College, vient passer une année d'études à Paris. Plus tard, elle épouse un Français et ne retourne plus vivre aux États-Unis. Dans une interview récente, Karla revient sur cette expérience et affirme qu'un séjour d'études à l'étranger est une forme de voyage qui permet d'approfondir la connaissance de soi et celle d'une autre culture. « Étudier à l'étranger est la seule façon d'en apprendre plus sur soi-même dans la durée ; autrement, il s'agit de voyage et avec le voyage on ne s'engage pas », dit-elle.

L'histoire du voyage commence à prendre en compte l'action des femmes : leurs échanges avec des voyageurs masculins, leur participation aux relations commerciales et au tourisme, leur présence dans le colonialisme européen en Asie et en Afrique, leur capacité à puiser dans le voyage des éléments d'une construction identitaire personnelle et de genre¹. La majorité des recherches s'appuient sur les écrits publiés par des femmes occidentales qui ont voyagé dans les colonies d'Afrique, du Moyen-Orient et d'Asie, tout particulièrement au dix-neuvième siècle, et décryptent dans ces ouvrages le langage et l'idéologie coloniale qui s'y trouvent compliqués par les normes de

¹ Levenstein 1998 ; Koshar 2000 ; Smith 2001.

féminité de l'époque². Cet essai élargit le champ des recherches sur les femmes, le genre et le voyage en y incluant l'après-guerre jusqu'au milieu des années 1960 et en s'intéressant à des échanges non coloniaux. Il examine des sources non publiées pour la plupart – interviews et lettres – dans le domaine spécifique des études à l'étranger³.

Les sources proviennent de quarante interviews réalisées par l'auteur de 2002 à 2006, auprès de 32 femmes et 8 hommes américains et français qui étudièrent dans les deux pays à partir de 1947⁴. Ces souvenirs d'études à l'étranger, réflexions nostalgiques sur une passionnante période de changement personnel, émanent de sujets capables d'analyser ce passé avec l'avantage du recul. Quatre des Américaines interviewées y ajoutèrent des lettres écrites à leur famille pendant leur année en France. Une autre série de lettres se trouve dans les archives de Smith College (Northampton, Massachussets) dont le programme d'études à l'étranger débuta en 1925. Les lettres surtout, plus que les interviews, expriment surprise et malaise, nés du malentendu culturel dans le domaine des pratiques sociales et des relations sexuelles, tout en gardant vraisemblablement la discrétion de mise dans l'information transmise par une fille à sa famille.

La légende de Paris

Après la Seconde Guerre mondiale, de nombreux Américains imaginaient la France comme le pays de l'aventure amoureuse, de l'immoralité, de la liberté sexuelle et les Français dangereusement portés sur le sexe. D'après les historiens, cette réputation remonte au tournant du siècle, époque où le tourisme sexuel masculin se fait connaître dans le roman, les articles de magazines populaires, certains guides de tourisme et dans les récits d'anciens combattants de la

² Mills 1991 ; Anderson 2006 ; Teo 2000.

³ Kaplan 1996.

⁴ Pour répondre au souhait de certaines personnes interviewées, l'anonymat a été respecté. Les statistiques concernant les étudiants partis à l'étranger sont rarement sexuées, mais il semble que les femmes américaines soient nettement plus nombreuses que les hommes. Voir Walton, à paraître.

Première Guerre mondiale sur la prostitution en France⁵. James Baldwin, l'écrivain noir américain, note que ce qui attirait les Américains en France au début des années 1950 était un Paris de « légende », un « Paris où chacun perd la tête et ses valeurs morales, vit au moins une *histoire d'amour*, n'arrive plus nulle part à l'heure, fait un pied de nez au puritanisme, la ville, bref, où chacun s'enivre du bon vieil air de la liberté »⁶.

De nombreux Américains voyaient les Français comme des séducteurs, à l'affût notamment d'« innocentes » jeunes Américaines. Martha R*, étudiante à Smith College, constata que, pour la protéger de ce Paris de légende, ses parents s'arrangèrent pour être présents lorsque leur fille arriva d'un stage de français de six semaines à Grenoble en 1949. Sa mère la présenta à un jeune homme prénommé Olivier dont elle et son mari avaient fait la connaissance aux États-Unis, « car ils l'aimaient bien et lui faisaient confiance et aussi parce que sa famille huguenote était on ne peut plus convenable et conventionnelle. Ils pensaient donc que je ne risquais pas d'échouer dans une fumerie d'opium », se rappelle-t-elle dans une interview récente. Dans un film de 1962, *Take Her, She's Mine*, James Stewart joue le rôle du père d'une jeune femme (Sandra Dee) étudiante en France. Ébranlé par un cauchemar où il voit sa fille séduite dans un café par un Français en béret, il finit par faire le voyage pour rencontrer le (ou la sauver du) *boyfriend* français qui ne nourrissait à son égard que l'intention honorable de l'épouser.

L'irrésistible attrait de la liberté sexuelle en France peut s'expliquer par l'expérience sociale et culturelle des jeunes Américains dans les années 1950. L'historienne Beth Bailey fait remarquer que le développement du travail et des études supérieures des femmes, ainsi que l'insécurité générée par la Guerre froide, venaient renforcer le puritanisme des relations entre les sexes. On vit alors les jeunes américains, hommes et femmes, se conformer au modèle masculin

⁵ Levenstein 1998 : 197-210 ; Keylor 1993 : 368-369.

⁶ Baldwin 1954 : 404. Levenstein prétend que les films américains comme *To Catch a Thief* (1955), *An American in Paris* (1951) et *Paris Blues* (1961) représentent Paris comme un lieu de romance, d'amour et de sexe. Levenstein 2004 : 160-163.

d'autorité et de responsabilité et à l'idéal féminin inverse de passivité et de soumission⁷. Ils étaient en même temps plongés dans la consommation de masse invitant l'individu au plaisir, y compris à la satisfaction de son désir sexuel, ce dont témoigne la représentation glamour et érotique des femmes, particulièrement dans les *mass media*⁸. Une manière d'échapper à ces contraintes et à ces contradictions était d'aller étudier à l'étranger et de répondre à l'appel de la légende de Paris.

Les Américains qui arrivaient en France imbus de stéréotypes sur l'immoralité des Français se heurtaient aux idées toutes faites sur la promiscuité des Américaines. Karen S*, étudiante Fulbright, écrivait à sa famille en 1961 après être sortie avec un Français dans la ville de Nancy : « Les Français ont la même opinion des Américains que nous des Français : une grande liberté de mœurs »⁹. Étudiante de troisième année à Pau et à Bordeaux en 1966-1967, quelle ne fut pas la consternation de Barbara B* de voir dans un magazine populaire français (*Marie-Claire* peut-être ?) les Américaines représentées comme s'intéressant uniquement au sexe. En traduisant à sa mère le titre de l'article, « Jeunes américaines – elles appellent ça le SEXE pas l'amour », elle lui explique que l'article

veut prouver au moyen d'arguments saugrenus que les Américaines dans leur ensemble estiment que les garçons refusent d'épouser une vierge, que les États-Unis sont la patrie de la pilule, que tout le monde consomme du LSD et que tous les campus ont leur *sex club*, etc.

Outrée par ces généralisations, la jeune fille exprime l'espoir que les Français n'ajouteront pas foi à un article qui sous-entend que les Américaines ne viennent en France que pour séduire des Français, sabotant donc ses tentatives pour se lier avec de jeunes Françaises.

⁷ Bailey 1988 : ch. 5.

⁸ Seidman 1991 : 118-140. Voir aussi Breines 1992.

⁹ Le Congrès américain établit le Fulbright Educational Exchange Program en 1946 afin d'améliorer les relations internationales par le biais d'échanges étudiants entre les États-Unis et d'autres pays. Pour la sexualité en France et aux États-Unis, voir respectivement Chaperon 2002 et Reumann 2005.

Quant aux garçons, poursuit-elle, j'espère qu'ils ne l'ont pas lu car ils ne se gênent déjà pas pour draguer les Américaines qu'ils estiment plus 'faciles'. Cet article, poursuit-elle, a probablement retardé de dix ans les bonnes relations France-Amérique.

Les rapports de genre occupaient, semble-t-il, une grande place dans les fantasmes des jeunes américains et français. Or la vie quotidienne des étudiantes américaines en France balayait ces idées toutes faites ou parfois les confirmait. Laura S*, qui déclare dans une interview « s'attendre à des rapports de promiscuité » à Paris où elle étudia de 1949 à 1950, constate au contraire « qu'en France dans une famille de classe moyenne les normes de conduite étaient beaucoup plus sévères qu'aux USA. Les jeunes filles par exemple n'avaient pas le droit de rencontrer un jeune homme sans surveillance ». Barbara B* remarque également qu'en France les jeunes filles de classes moyennes étaient plus étroitement surveillées qu'aux États-Unis ; en 1966 à l'Université nouvelle de Pau, écrit-elle, « les règlements des dortoirs sont un peu plus stricts (fermeture trois heures plus tôt) » qu'à l'Université de Berkeley en Californie où elle avait été étudiante. De même, Carolyn Washer et Marilyn Ganetsky, étudiantes Fulbright à Bordeaux en 1961, déclaraient que le modèle traditionnel de relations entre filles et garçons ne favorisait pas particulièrement leurs contacts avec les Français mais « qu'étant donnée la société française de l'époque, nous estimions que la meilleure méthode était d'attendre passivement qu'ils fassent le premier pas »¹⁰.

D'autres Américaines notent qu'en dépit de leur réputation de séducteurs, les Français qu'elles connaissent se comportent honorablement. Laura S* se souvient qu'aucun des garçons avec qui elle sortait « n'essaya de coucher avec elle. Pas une fois. Ils me respectaient. » Au cours de son séjour en France en 1956-1957, Anne R*, étudiante de troisième année, noua une relation sérieuse avec un jeune Français. Elle relate à ses parents une de leurs premières rencontres : « Il me traite comme une reine tout en respectant en moi

¹⁰ Washer and Ganetsky 1961 : 37.

l'intellect et le spirituel. Je ne suis pas qu'une simple 'petite amie'. Je suis une *femme*. »

On trouve aussi des expériences opposées au cours desquelles les Français manifestent une virilité romantique et dangereuse sur le plan sexuel, propre à flatter leur narcissisme. Karen S* raconte avec délectation un souvenir de Nancy en 1960-1961 : elle se trouvait dans une brasserie avec une autre étudiante Fulbright. Cette dernière, dont le mari servait dans la marine, dit pour protester contre les avances d'un Français : « Mais, monsieur, je suis mariée ! 'Tant mieux', répondit-il. Il pensait sans doute qu'il pourrait se lancer impunément dans une aventure sexuelle. Nous ne pouvions plus nous arrêter de rire. »

Gérer les différences de culture

Apportant avec elles leurs préjugés, dont la conviction que les Français étaient des séducteurs invétérés, les Américaines en route pour la France pensaient aussi que la pratique du *dating* était universelle. Alors qu'aux États-Unis le baiser en faisait normalement partie sans être forcément le prélude à autre chose, c'était pour les Français comme une invite ou le signal qu'il s'agissait là du premier pas d'un échange sexuel. Selon un rapport de 1959 sur les études à l'étranger, cette différence provoqua souvent malentendus ou problèmes parmi les étudiantes américaines :

Habituées aux jeux d'embrassade dans les rencontres d'adolescents, mainte jeune Américaine estimait que s'embrasser était un jeu sans conséquence et plutôt agréable ou bien l'aspect d'un rituel visant à remercier un garçon de leur avoir offert le cinéma. Mais quand elles se prêtaient aux étreintes d'un Européen qui n'avait jamais joué à ces jeux d'embrassades d'ados, la suite risquait de leur infliger un choc brutal.¹¹

Un professeur dans l'un des plus illustres collèges féminins des États-Unis expliquait à Simone de Beauvoir le désarroi des étudiantes qu'elle emmenait étudier en France :

¹¹ Garraty and Adams 1959 : 121.

Elles revenaient en larmes de leurs sorties avec de jeunes Français. Après avoir accepté ou même pris l'initiative du baiser, des câlineries et des caresses – ce qui en Amérique est sans conséquence – quelle surprise de constater que leur partenaire ne respectait pas les règles du jeu et s'en prenait directement à leur vertu. Pareille goujaterie les faisait fondre en larmes¹².

Selon une enquête menée en 1954-1955, les étudiants français considéraient que les relations hommes/femmes devaient être strictement platoniques ou clairement sexuelles. L'étude exprime l'incompréhension d'un étudiant français devant ces pratiques américaines :

Une jeune Américaine me dit qu'après quatre ou cinq sorties avec le même garçon, elle se considérerait déshonorée s'il ne l'avait pas encore embrassée. Pour nous, c'est là une attitude parfaitement choquante¹³.

D'après le sociologue Éric Fassin, cette contradiction apparente des pratiques du *dating* en Amérique et la raison pour laquelle elle pouvait prêter à malentendu en France était de nature religieuse et fondée sur la différence entre protestantisme et catholicisme. Alors que pour les protestants le plaisir sexuel devait attendre le mariage, les catholiques considéraient le plaisir comme un mal nécessaire même au sein du mariage et un acte à éviter à tout prix hors mariage. En outre, tandis que le puritanisme américain générait dans ce domaine une certaine discipline, particulièrement de la part des femmes, l'Amérique moderne célébrait le plaisir, notamment érotique et sexuel¹⁴. Ainsi la pratique du *dating* aux USA pendant une grande partie du vingtième siècle fut un moyen pour les jeunes de s'adonner au plaisir sexuel sans (généralement) aller jusqu'à l'acte. En revanche, comme l'indiquait la presse des années cinquante et début soixante, les relations entre jeunes Français et Françaises s'interdisaient toute pratique sexuelle ou bien faisaient de l'acte sexuel leur objectif premier.

¹² Beauvoir 1999 : 281-282.

¹³ « Étudiants » 1957 : 16.

¹⁴ Fassin 1997 : 48-65.

Alors que de nombreuses étudiantes américaines souffraient des malentendus liés à la pratique du baiser dans les relations entre les deux sexes, d'autres s'adaptèrent plus facilement aux comportements moins rigides des étudiants français. Elizabeth C* régale sa mère de récits de son intense vie sociale à Paris dans les années 1949-1950, de sorties avec des Américains, et, à mesure qu'avance l'année universitaire, avec des Français. En juin 1950, elle avait fait la connaissance « d'un adorable jeune Français ». « On a fait de la bicyclette, on a dansé, on a parcouru Paris à pied et vu des choses que je n'aurais jamais vues sans lui : la parfaite conclusion d'une parfaite année ». Miriam H* voyait aussi beaucoup de Français pendant son année à Paris en 1947-1948 et s'éprit d'un jeune Français qu'elle faillit épouser.

Pourtant, elles n'étaient pas à l'abri de situations embarrassantes. Pendant son séjour à Pau et à Bordeaux en 1966-1967, Barbara B*, étudiante de troisième année, raconte à sa mère ses angoisses relatives aux codes et convenances, notamment un jour où elle prit un café avec une autre Américaine et deux Français. Lorsqu'arrive la note elle entame un monologue intérieur :

Je paye ? oui, (je sors mon porte monnaie) ; non, plutôt pas, il va penser que je suis une de ces Américaines qui fait étalage de son argent ; si, mieux vaut payer, les Françaises paient toujours leurs sorties.

Elle exprime bien l'anxiété d'avoir à résoudre les différences culturelles dans une langue qu'elle ne maîtrise que partiellement : « le conflit continue, on se voit la main dans le porte monnaie et les pieds dans le plat ».

Il arrivait souvent aux Américaines de rencontrer des Français par contacts personnels ou par rencontres organisées par le directeur du programme d'études. Laura S* raconte comment, au cours d'un séjour à Grenoble en 1949 : « une réunion était organisée un vendredi ou un samedi soir, on se voyait tous et quelquefois on sortait ensemble ». Elle ajoute :

Jacqueline B* faisait partie de notre groupe ; deux ou trois fois elle me présenta à des connaissances à elle, des jeunes gens de la haute avec de

beaux appartements. On sortait quelquefois avec des garçons de ce milieu mais la plupart du temps avec d'autres.

Dans son rapport final à la Commission Fulbright en 1962, Karen S* tentait de préparer les futurs boursiers aux différences de comportement entre les sexes en France.

La pratique du *dating* n'est pas aussi développée en France qu'aux États-Unis et le modèle qui règne ici est le suivant : soit vous êtes dans un groupe d'hommes et de femmes et vous payez vos sorties, soit vous êtes pratiquement fiancés. Les relations entre filles et garçons en France sont souvent parallèles aux nôtres entre onze et quatorze ans. Si un homme seul vous invite, méfiez vous, car il peut vite vous inonder de 'je t'aime', qui ne signifient pas grand chose¹⁵.

Les Américaines se déplaçaient plus librement en public en France que les Françaises elles-mêmes et même que dans leurs propres *colleges* américains. Mary B*, étudiante de troisième année à Smith College, écrit pendant son séjour en France 1949-1950 qu'elle pouvait sortir avec trois ou quatre garçons dans une journée, « une grande liberté par rapport à Smith ». Même écho de la part de sa camarade, Mary Ann H* : « J'avais beaucoup de *boyfriends* français, ça faisait partie du plaisir »

Éducation sentimentale et politique

Pour bien des Américaines étudier en France – loin de la famille, des amis, des *colleges* et universités américaines – représentait libération et indépendance. Anne R*, étudiante à Smith, écrit de Paris à sa famille en 1956 :

Je n'ai encore jamais atteint un tel degré d'indépendance et de liberté. Ici c'est une vie normale – pas de dortoirs, pas de bermuda, pas de professeurs en complet gris, pas de réunion entre membres d'un dortoir, de réveil collectif, et pas de sortie de week end avec le *college*. Hurrah !

Mary Ann H*, étudiante en troisième année à Smith séjournant en France en 1949-1950, affirme dans une interview récente s'être

¹⁵ Pour plus de détails sur les pratiques sociales et sexuelles de la jeunesse française, voir Sohn 2001 ; Casta-Rosaz 2000.

« libérée en France en maints domaines ». Faisant remarquer sa grande taille et son origine juive, elle poursuit :

Aux États-Unis une fille ne peut sortir avec un garçon plus jeune, moins grand, plus les problèmes de religion... Une fois en France, si je m'étais limitée aux garçons plus grands que moi, je ne serais pas sortie du tout, ce fut donc le premier tabou à disparaître.

Perspicace, Lucy C* explique comment la liberté de mouvement attendue et exercée par les Américaines pouvait s'interpréter différemment en France. En 1960-1961, Lucy C*, étudiante à Paris dans le programme de Sweet Briar College, s'épanouissait dans l'atmosphère d'indépendance bien différente de celle de Mount Holyoke

où il fallait signer heures de sorties et de retour et préciser ses destinations de week end... et où régnait un contrôle strict ; on était tenue de rentrer à une heure précise.

Mais cette indépendance l'exposa à des rencontres insolites. Elle racontait être abordée à Paris dans la rue par des Africains, fait qu'elle attribuait à sa disponibilité de femme blanche, inhabituelle chez des Françaises de la même classe sociale : « Ils me harcèlent en raison du manque de disponibilité d'autres femmes, manque en partie lié à la couleur de la peau ».

Au cours du vingtième siècle, les fantasmes sexuels associés à l'identité nationale et de genre ont profondément marqué les expériences d'études à l'étranger des femmes. Ils faisaient souvent partie de la découverte des stéréotypes et conduisaient parfois à une compréhension et une appréciation plus claire des différences culturelles. Des pratiques sociales différentes entre garçons et filles, elles aussi, semblaient exotiques, et pouvaient mener à une aventure amoureuse, comme celle de Lucy C* en 1961. Elle décrivait récemment sa rencontre dans l'un de ses cours sur le théâtre français avec un Français du même milieu que le sien, qui trouvait son comportement non conventionnel et attirant à cet égard. Elle se rappelait leur premier rendez-vous où elle portait un jean :

Il m'emmena dans un bar aux Champs-Élysées et je n'ai pas hésité une seconde à y aller dans cette tenue : une chose pareille lui parut extraordinaire, fabuleuse.

Pour Lucy C* et de nombreux Américains, étudier en France, observer et s'engager dans des relations entre personnes de couleur différente ouvraient leur horizon social et politique. Ainsi, les lettres à sa famille de Karen S*, boursière Fulbright à l'Université de Nancy en 1961-1962, manifestent une prise de conscience croissante de la complexité des relations interraciales en France et aux États-Unis. Il ne lui faut que quinze jours à Paris pour constater, comme d'autres Américaines avant elle, la légitimité des couples mixtes : « on voit ici très souvent des Noirs sortir avec des femmes blanches ; pas n'importe quel laideron sans soin mais de *belles* nanas branchées ». Un mois après s'être intégrée dans la vie étudiante à Nancy, Karen S* commence à remarquer les effets de la guerre d'Algérie sur les rapports sociaux en France qu'elle compare aux relations raciales dans son pays.

On a à Nancy un quartier algérien, strictement tabou. Comme aux États-Unis – où les étudiantes blanches comme il faut ne sortent pas avec des Noirs, ici en France une femme blanche comme il faut ne sort pas avec un Algérien. Dans le cas contraire, les conséquences sont identiques. Le problème algérien est essentiellement une guerre civile.

D'autres se frottent à l'existence de l'homosexualité. En 1948, dans une lettre à sa mère qui habite l'Indiana, Miriam H* qualifiait « d'anormales » les relations homosexuelles et même les avances d'une lesbienne. Expérience d'apprentissage, selon elle : « c'est la vie et pour comprendre la vie il faut l'observer et la connaître. Ce qui fait partie de mon éducation ».

Gérer ces différents codes sociaux et sexuels contribuait aux changements personnels de nombreuses Américaines étudiant en France et leur permettait d'affirmer leur identité individuelle et d'apprécier les différences entre deux nations et deux cultures. Mary Ann H* disait dans une interview récente sur l'expérience des études à l'étranger :

ce qui m'est arrivé en France m'a permis de me libérer considérablement, tout en m'autorisant à ne pas calquer mes opinions sur celles de la moyenne des gens ; mon besoin de conformisme s'est atténué.

De son année en France en 1960-1961, Lucy C* pensait avoir acquis « une certaine confiance en elle » : « Je cessais de me mesurer aux hommes ».

Les lettres et les souvenirs de ces voyageuses montrent les multiples voies par lesquelles le genre et la sexualité ont des effets sur les relations internationales, tant dans les discours que les pratiques. Alors que le tourisme renforce souvent les stéréotypes genrés et sexuels, comme parfois les études à l'étranger, certains étudiants apprennent dans l'expérience d'expatriation à mesurer, voire à comprendre, les différences de culture. D'une certaine manière, il s'agit d'une prise de conscience du pouvoir et des limites de tels stéréotypes, qui autorise des façons de les défier et de les subvertir. En outre, ces jeunes Américaines gagnaient en confiance en elles, en indépendance et devenaient plus sûres de leur propre identité, phénomène qui fait partie bien sûr de l'accès à l'âge adulte et qui serait probablement advenu même si elles n'avaient pas quitté les États-Unis. Mais dans les cas mentionnés ci-dessus, ce processus est inextricablement lié aux défis, aux difficultés, aux découvertes de la vie et des études en France. Ce sont ces séjours d'études en France depuis la fin des années 1940 jusqu'aux dernières années 1960, qui apportèrent à ces voyageuses connaissance de soi et appréciation des différences culturelles.

Traduction de l'américain par Françoise BASCH

Bibliographie

- ANDERSON Monica, 2006, *Women and the Politics of Travel, 1870-1914*, Cranbury, New Jersey, Fairleigh Dickenson University Press.
- BAILEY Beth L., 1988, *From Front Porch to Back Seat: Courtship in Twentieth-Century America*, Baltimore, Johns Hopkins University Press.
- BALDWIN James, 1954, « Paris Letter: A question of Identity », *Partisan Review*, 21, p. 404.
- BEAUVOIR Simone de, 1999, *America Day by Day*, trans. Carol Cosman, Berkeley, University of California Press.
- BREINES Wini, 1992, *Young, White, and Miserable: Growing Up Female in the Fifties*, Chicago, University of Chicago Press.
- CASTA-ROSAZ Fabienne, 2000, *Histoire du flirt. Les jeux de l'innocence et de la perversité, 1870-1968*, Paris, Bernard Grasset.
- CHAPERON Sylvie, 2002, « Kinsey en France : les sexualités féminine et masculine en débat », *Le Mouvement social*, 198, p. 91-110.
- « Étudiants américains à l'étranger », 1957, *Rives. Bulletin de l'Association amicale universitaire France-Amérique*, 1, p. 16.
- FASSIN Éric, 1997, « Un échange inégal. Sexualité et rites amoureux aux États-Unis », *Critique*, 596-597, p. 48-65.
- GARRATY John A. & Walter ADAMS, 1959, *From Main Street to the Left Bank: Students and Scholars Abroad*, East Lansing, Michigan State University Press.
- KAPLAN Caren, 1996, *Questions of Travel: Postmodern Discourses of Displacement*, Durham, North Carolina, Duke University Press.
- KEYLOR William R., 1993, « 'How They Advertised France': The French Propaganda Campaign in the United States during the Breakup of the Franco-American Entente, 1918-1923 », *Diplomatic History*, 17, p. 368-369.
- KOSHAR Rudy, 2000, *German Travel Cultures*, New York, Berg.
- LEVENSTEIN Harvey, 1998, *Seductive Journey: American Tourists in France from Jefferson to the Jazz Age*, Chicago, University of Chicago Press.
- , 2004, *We'll always Have Paris: American Tourists in France since 1930*, Chicago, University of Chicago Press.
- MILLS Sara, 1991, *Discourses of Difference: An Analysis of Women's Travel Writing and Colonialism*, New York, Routledge.
- REUMANN Miriam G., 2005, *American Sexual Character: Sex, Gender, and National Identity in the Kinsey Reports*, Berkeley, University of California Press.
- SEIDMAN Steven, 1991, *Romantic Longings: Love in America, 1830-1980*, New York, Routledge.
- SMITH Sidonie, 2001, *Moving Lives: Twentieth-Century Women's Travel Writing*, Minneapolis, University of Minnesota Press.

- SOHN Anne-Marie, 2001, *Age tendre et tête de bois. Histoire des jeunes des années 1960*, Paris, Hachette.
- TEO Hsu-ming, 2000, « Women's Travel, Dance, and British Metropolitan Anxieties, 1890-1939 », *Gender & History*, 12, p. 366-400.
- WALTON Whitney, à paraître, *Internationalized Beyond Repair: National Identity, Internationalism, and Study Abroad between France and the United States, 1890-1970*.
- WASHER Carolyn & Marilyn GANETSKY, 1961, « What Happened in Bordeaux », *Rives*, 17, p. 37.
- WEINER Susan, 2001, *Enfants Terribles: Youth and Femininity in the Mass Media in France, 1945-1968*, Baltimore, Johns Hopkins University Press.